

Les Cahiers des dix



Le sixième Fauteuil

Olivier Maurault, Armand Yon

Pierre Savard, S.R.C.

Number 51, 1996

60 ans

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1012942ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1012942ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Savard, P. (1996). Le sixième Fauteuil : Olivier Maurault, Armand Yon. *Les Cahiers des dix*, (51), 125–133. <https://doi.org/10.7202/1012942ar>

Le sixième Fauteuil

PAR PIERRE SAVARD, S.R.C.

Olivier Maurault (1886-1968)



Lorsqu'il se joint à l'équipe fondatrice des Dix pour y occuper le sixième fauteuil, Olivier Maurault, prêtre de Saint-Sulpice, s'est fait depuis longtemps une place de choix dans notre monde culturel. Avant la Grande Guerre, il a passé deux ans à l'Institut Catholique de Paris, à l'instar des plus doués des prêtres promis à une carrière dans l'enseignement classique. Après deux années d'enseignement au Collège de Montréal puis un stage dans le ministère paroissial, il a exercé la fonction de supérieur du nouvel Externat classique Saint-Sulpice, connu plus tard sous le nom de Collège André Grasset. En août 1934, il a accédé au rectorat de l'Université de Montréal.

Maurault a alors déjà publié maints articles dans des périodiques comme *Le Semeur*, organe de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française; *l'Action française* devenue *l'Action nationale*; et la *Revue canadienne*, sans parler de sa contribution aux bulletins de la famille sulpicienne. En 1918, il a donné une monographie retraçant l'histoire du *Petit Séminaire de Montréal*, ouvrage qui connaîtra la réédition en 1967. En 1928, il a rassemblé de ses essais de littérature et d'histoire sous le titre de *Brièvetés*. Puis il a réuni en trois volumes d'autres écrits sur l'histoire, les beaux-arts et les lettres sous le titre *Marges d'histoire* (1929-1930). En 1929, il a publié un historique, *La Paroisse*, qui retrace l'histoire de Notre-Dame de Montréal. Quelques années auparavant, il avait été l'auteur de deux autres monographies paroissiales. En 1936 paraîtra *Nos Messieurs*, qui rappelle l'œuvre des sulpiciens, seigneurs de l'île de Montréal pendant deux siècles et chargés des besoins spirituels de ses habitants. Il faudrait ajouter à ces volumes plusieurs opuscules sur la chapelle du Sacré-Cœur, l'École Polytechnique, le Fort des sulpiciens à Montréal, le Vieux Séminaire des Sulpiciens, l'Œuvre des Bons Livres créée par les sulpiciens, Grasset de Saint-Sauveur, Joseph Marmette, etc.

Pendant son rectorat et tout en fournissant annuellement son article aux *Cahiers des Dix*, Maurault publie sur les artistes canadiens-français et sur le Grand Séminaire de Montréal (à l'occasion du centenaire en 1940), ainsi que des recueils de ses discours à titre de recteur et de conférencier. On doit aussi à sa plume des récits de voyage au Mexique et en Amérique latine. En 1959, il couronne le tout par un ouvrage de *Confidences* qui déçoit cependant par son contenu fort peu intime.

Notre dessein n'est pas de donner ici l'étude qui manque sur le caractère et la carrière de Maurault. Nous nous limiterons à évoquer sa contribution à nos *Cahiers* en en soulignant la diversité bien caractéristique de celui qui conjuguait avec brio les hautes responsabilités du gouvernement de l'université, les goûts littéraires et artistiques d'un Montréalais cultivé, et la passion de l'histoire.

Pendant toute sa vie, Maurault s'est intéressé au passé de sa famille religieuse, les Prêtres de Saint-Sulpice. À Adrienne Choquette, en 1939, il rappelle que c'est «Monsieur Henri Gauthier, prêtre de Saint-Sulpice, en ce temps-là vicaire à Notre-Dame, l'auteur de *Sulpitiana*» qui lui a inspiré son goût précoce de l'histoire.¹ Et il ajoute qu'un stage à la bibliothèque Saint-Sulpice l'orienta pour de bon dans cette voie. Dans nos *Cahiers*, Maurault publie une quinzaine d'articles qui traitent des sulpiciens, soit une bonne moitié de son abondante contribution. Il rappelle leur place dans l'enseignement secondaire depuis les tentatives du XVII^e siècle jusqu'aux réalisations du XX^e, en passant par une «révolution collégiale» à Montréal en 1837. Il décrit à deux reprises le rôle des aumôniers militaires sulpiciens sous le Régime français. Il se plaît à broser des portraits comme celui de l'historien des débuts de Montréal, Étienne-Michel Faillon, ou ceux des supérieurs du Collège de Montréal. Le familier des archives présente aussi les récits de voyage de trois sulpiciens envoyés au Canada au XVIII^e siècle. La conclusion de cet article, paru dans les *Cahiers* de 1947, est caractéristique de la manière de Maurault:

Cette étude n'aurait-elle été pour nous que l'occasion de lire ces lettres du XVIII^e siècle débutant — c'est encore le Grand Siècle, du point de vue littéraire, — nous n'aurions pas perdu notre temps. Quel enjouement, quelle simplicité dans certaines parties! quelle noblesse d'idées et quelle forme splendide, dans d'autres! Mais les clartés qu'elles jettent sur le sentiment des familles françaises au départ de leurs fils pour le Canada, sur la manière dont l'on voyageait en France à cette époque, sur la traversée de l'Atlantique, sur l'état de notre pays, nous sont plus précieuses encore: elles nous font mieux comprendre le mérite de nos pères. Quant à l'œuvre des missionnaires sulpiciens de Montréal, elle nous y apparaît dans sa variété et sa grandeur. Le XX^e siècle profite encore des travaux apostoliques qui servirent de fondement à l'Église de Montréal.

Ce dernier passage rappelle que Maurault ne manque jamais l'occasion de défendre sa famille religieuse. Dans sa contribution aux *Cahiers* de 1957, il rappelle la longue liste des bienfaits des sulpiciens à Montréal jusqu'à la création de l'Externat classique Jean-Jacques-Olier en 1951 et il n'oublie pas leur apport à l'Université de Montréal.² Lors du centenaire de 1837, il a défendu les sulpiciens de s'être alors tenus sur la réserve et d'avoir prêché «la soumission au gouvernement et le pardon des injures». Tout en admettant «qu'il y ait eu parfois dans leurs paroles et dans leurs actes quelque excès de loyalisme, et une sévérité trop grande envers des fougueux patriotes chers à notre population» il n'en qualifie pas moins la Rébellion de 1837-1838 «de noble folie qui faillit nous coûter la vie».³ Dans un de ses derniers articles, Maurault lave encore les sulpiciens de l'accusation d'avoir inlassablement voulu voir un des leurs accéder

1. *Confidences d'écrivains canadiens-français* recueillies par Adrienne Choquette, 2^e édition, Notre-Dame-des-Laurentides, Les Presses Laurentiennes 1976, p. 169.
2. «La Seigneurie de Montréal», *Cahiers des Dix*, n^o 22 (1957), p. 69-82. Tout l'article montre que les biens de Saint-Sulpice de Paris cédés à Saint-Sulpice de Montréal fructifièrent au profit de l'enseignement et de la religion au Canada français.
3. *CD*, n^o 2 (1937), p. 43.

à l'épiscopat à Québec ou à Montréal du XVII^e au XIX^e siècle.⁴ Évoquant les querelles politico-religieuses du XVII^e siècle qu'il connaît bien, il laisse tomber cette phrase un peu désenchantée: «Sans doute tous nos pionniers étaient des braves, souvent des héros, ils n'étaient pas tous des saints. Et partout où il y a des hommes, il y a de l'hommerie».⁵

La curiosité intellectuelle de Maurault s'étend non seulement dans le temps, mais aussi dans l'espace. Plusieurs articles des *Cahiers des Dix* nous transportent dans des lieux visités par le recteur de l'Université de Montréal. Par exemple, en 1943, Maurault nous amène en Louisiane, terre chère aux francophones. À la fin d'un article où le goût de la description le dispute aux rappels historiques, il termine par un hymne à la douceur du Sud:

La terre des bayous, formée par les alluvions séculaires du Mississipi, est d'une richesse inouïe. Tout y pousse sans effort. La facilité de la vie, le climat vraiment tempéré, l'abondance de la végétation, des fleurs particulièrement, la variété des oiseaux et de leurs chants, la douceur du paysage d'où toute rudesse est absente, les races d'hommes qui s'y sont établies — françaises, antillaises, canadiennes, acadiennes, africaines — races gaies ou doucement mélancoliques, races dont le labeur n'a pas la rigueur mécanique et sombre d'autres familles humaines, races hospitalières et tolérantes dont la population anglo-saxonne a subi l'influence: tout cela fait de la Louisiane un pays fortuné que le Canadien ne peut s'empêcher de chérir, parce qu'il y retrouve beaucoup de lui-même, dans un cadre plus doux, moins austère et plus haut en couleur.

S'il s'enthousiasme volontiers pour les paysages exotiques, comme en témoignent ses souvenirs de voyage au Mexique et en Amérique latine, Maurault réserve ses meilleurs pages aux paysages de chez nous. En 1955, au moment où la canalisation du Saint-Laurent est à l'ordre du jour, Maurault publie dans nos *Cahiers*: «Esquisse de l'histoire d'un fleuve: le Saint Laurent». Tout l'article constitue une célébration du grand fleuve, de ses explorateurs d'hier, et de ses actuels riverains.⁷ En 1956, il consacre son article aux «Fleuves du Canada». Ces pages s'achèvent par un éloge du pays aux accents virgiliens:

Que de chiffres, que de noms indiens, anglais ou français, que d'épithètes superlatives j'ai enfilés devant vous, sans réussir, j'en ai peur, à vous faire voir la splendeur et l'immensité du pays! Quelques belles descriptions auraient mieux fait votre affaire et vous auraient peut-être enchantés. Car c'est bien une sorte d'enchantement, d'envoûtement que produit le Canada, sur le voyageur et sur l'immigrant. Comment expliquer autrement que les fondateurs de la Nouvelle-France, malgré la menace indienne de tous les instants, malgré les longs et durs hivers, soient restés sur nos bords et soient devenus si tôt des Canadiens? Il y a, dans ces forêts sans limite, dans ces fleuves et ces lacs innombrables, il y a dans l'air qu'on respire, quelque chose de grisant. Même le Grand Nord, «le grand silence blanc», a une emprise inexplicable sur les hommes qui s'y sont aventurés.

4. «Monsieur de Queylyus», *CD*, n° 26 (1961), p. 91-109.

5. *Ibid.*, p. 108. Le lecteur se rappellera le contexte: les nouveaux historiens sont alors en train de démystifier l'âge d'or de l'histoire du Canada français.

6. «Un Canadien en Louisiane en 1943», *CD*, n° 8 (1943), p. 72-73.

7. *CD*, n° 20 (1955), p. 127-147.

Est-ce un sentiment de liberté inconnu jusqu'ici, est-ce la certitude d'un avenir nouveau, ou n'est-ce qu'une impression esthétique née de spectacles immenses: immensité des eaux, immensité des plaines, immensité des monts? Tout cela ensemble!⁸

En 1948 et en 1950, Maurault promène les lecteurs des *Cahiers* aux deux extrémités du Canada. L'entrée de Terre-Neuve dans la Confédération lui fournit l'occasion d'un «Essai sur Terre-Neuve». Il rappelle les circonstances de la découverte de l'île, les opérations militaires entre Français et Anglais, le peuplement, le développement du gouvernement et l'expansion de la religion; il montre aussi la place capitale des pêcheries et termine par l'épineuse question des frontières du Labrador. Sur ce dernier point, il déclare carrément que le jugement du Conseil Privé de 1927 est un «jugement politique». Il termine de façon assez abrupte: «La dixième province de la Confédération canadienne n'est donc pas une associée de tout repos. Elle est cependant la bienvenue dans le cercle de famille. Puisse-t-elle participer à notre prospérité».⁹

Deux ans plus tôt, Maurault a consacré son article à la Colombie Britannique. Il raconte les origines de la grande province canadienne sans oublier le rôle des voyageurs et des missionnaires canadiens-français. L'article s'achève par des pages intitulées «Renouveau» dans lesquelles il évoque la présence francophone en croissance depuis quelques décennies: il signale la création de la Fédération canadienne-française de la Colombie Britannique qui en témoigne. Puis vient un hommage à la «femme canadienne-française pourvoyeuse des berceaux (et) gardienne du patriotisme». Dans «notre marche d'outre-Rocheuses», conclut-il, à 75 ans de distance, «les Canadiennes-françaises de Colombie donnent la main aux vaillantes sœurs de la Providence et aux sœurs de Sainte-Anne qui s'établissent, les unes au fort Vancouver de l'État de Washington en 1856, les autres à Victoria en 1858.»¹⁰

Épris de grands espaces et curieux de l'ailleurs, Maurault garde cependant un attachement particulier aux lieux familiers. À travers toute son œuvre, il célèbre la Ville-Marie d'hier et d'aujourd'hui. M^{re} Camille Roy ne l'a-t-il pas caractérisé dans une formule: «Il aime Montréal et l'art»¹¹? Dans les *Cahiers des Dix*, il évoque souvent la métropole, tant dans ses articles sur les sulpiciens que dans ceux sur l'Université de Montréal. Dans sa contribution de 1942 qui eût pu tourner à la compilation, mais où l'esthète perce sous l'historien, il brosse un aimable tableau de la ville cent ans après sa fondation:

«En 1742, l'aspect de la ville n'était peut-être pas gai, car le calcaire du pays, avec lequel on construisait, est d'un gris assez sombre, mais la solidité et la dureté compensaient l'élégance absente, et quelques toitures de métal jauni flamboyaient au soleil du midi. Vu du fleuve ou du coteau où, cent ans plus tard, passerait la rue Sherbrooke, Montréal offrait un spectacle pittoresque, avec sa ceinture de murailles, ses pignons de pierre ou de bois et ses cheminées, ses six ou sept clochers, sans prétention mais de lignes agréables.»¹²

8. *CD*, n° 21 (1956), p. 28-29.

9. *CD*, n° 15 (1950), p. 37.

10. «Au berceau de la Colombie Britannique», *CD*, n° 13 (1948), p. 38.

11. *Morceaux choisis d'auteurs canadiens*, 1^{re} édition, Montréal, Beauchemin, 1934.

12. *CD*, n° 7 (1942), p. 162..

Maurault n'a pas oublié non plus la ville de Sorel, où se sont écoulées ses six premières années. Dans son article des *Cahiers* de 1939, il en évoque successivement l'ère militaire, puis l'ère du commerce. Il regrette que la ville n'ait pas su mieux protéger son patrimoine historique: le cadre champêtre de la maison du commandement militaire a été détruit par des installations utilitaires; la vieille église Saint-Pierre et son presbytère ont beaucoup perdu, eux aussi, de leur charme. «Mais, ajoute philosophiquement l'esthète historien, qui oserait en ce pays jeter la pierre à Sorel?¹³»

Si le sulpicien aime évoquer sa Compagnie, et si le voyageur se plaît à décrire les lieux chargés d'histoire, le recteur de l'Université de Montréal ne manque pas de rappeler le présent et le passé de l'institution qu'il dirige durant ses vingt premières années chez les *Dix*; en 1952 et 1953 il donne deux articles qui couvrent les origines de l'institution et la période du règne de Maurault. Lui qui a connu la vie au quartier latin puis l'université sur la montagne ne peut s'empêcher d'entonner un hymne au progrès. Finis «les embarras financiers» ainsi que «les années de pénurie et d'entassement!» Que de chemin parcouru depuis août 1934, moment de son accession au rectorat! Et Maurault de couronner son survol historique par une véritable péroraison:

«Terminons sur la note d'optimisme qui s'impose. Quelles que soient les catastrophes qui menacent le monde, il y aura toujours une jeunesse qui viendra chercher dans les universités une haute formation intellectuelle et les connaissances indispensables aux chefs du peuple. Le Canada a beaucoup grandi parmi les nations depuis les deux dernières guerres. Son avenir est magnifique. Les universités — catholiques et françaises en particulier — n'ont pas d'autre ambition que d'y préparer la jeunesse qu'on leur confie. Noblesse oblige! C'est pourquoi nous allons de l'avant, convaincus que personne sur terre ne possède un plus bel idéal que le nôtre. Question d'honneur et de fierté!¹⁴

L'engagement de Maurault en faveur des beaux-arts transparaît dans l'article sur «Les peintres de la montée Saint-Michel» qu'il donne au numéro 6 de nos *Cahiers* en 1941. Dans ces pages, il fait preuve d'une belle connaissance des conditions de l'art au Québec et d'une sincère sympathie pour des artistes au talent souvent inégal.

On pourrait s'attarder longtemps sur les autres contributions de Maurault à nos *Cahiers* pour évoquer, par exemple, sa façon de pratiquer l'histoire. Autodidacte comme ses contemporains historiens, il s'est formé en lisant de bons modèles. C'est dans les sujets où il peut concilier son amour du passé et son goût du beau qu'il excelle. Son article sur «l'Album de Jacques Viger» dans le numéro 9 des *Cahiers* en 1944 illustre bien sa manière où se mêlent activement «intérêt historique» et «intérêt artistique». On pourrait aussi parler d'une coquetterie littéraire certaine chez celui qui coiffe ses articles de titres comme «Question de mesure» ou «Quand Saint-Sulpice allait en guerre...»

Nous avons voulu montrer ici le caractère multiforme de la contribution de Maurault aux *Cahiers des Dix*. Tant par la variété de ses articles que par la note personnelle qu'il sait y mettre, Maurault y révèle sa nature d'«honnête homme». Certes, il sait, en bon chercheur, apprécier les sources historiques, et il ne craint pas de se hasarder dans l'histoire religieuse embrouillée à

13. *CD*, n° 4, (1939), p. 139.

14. *CD*, n° 18 (1953), p. 99. L'article s'intitule «Vingt ans à l'Université de Montréal (1934-1954)». Voir aussi «l'Université de Montréal», *CD*, n° 17 (1952), p. 11-54.

souhait des débuts de la Nouvelle-France. Mais il n'a pas de grandes prétentions d'historien. Plus causeur qu'érudit, il se plaît à raconter et à décrire. Ce n'est pas lui qui a donné à nos *Cahiers* ses pages les plus fouillées, mais il les a enrichis de ses articles parmi les mieux tournés; il en a aussi élargi les horizons bien au delà de la vallée du Saint-Laurent.

Pendant un quart de siècle soit de 1941 à 1966, Maurault a rempli la tâche délicate et ingrate à la fois d'éditeur délégué des *Cahiers des Dix*. Il lui incombe alors de veiller à la rentrée à temps des textes et à leur préparation pour l'imprimeur; c'est lui aussi qui doit rédiger un texte annuel de présentation. Lors d'une entrevue radiophonique de 1943 avec Roger Baulu, Maurault décrit cette fonction avec grâce et humour: «Je me suis chargé de promener ma loupe sur les travaux de ces Messieurs, de distribuer les virgules et les accents dont je les trouve passablement avares dans leurs manuscrits, d'absoudre parfois leurs péchés de syntaxe, de réprimer leurs tentations de libelle au détriment de pauvres diables morts depuis deux ou trois cents ans, de promener les ciseaux d'Anastasia sur certaines théories risquées et finalement de mettre mon *Nihil obstat* à destination des imprimeurs. Je dois avouer que j'ai parfois des remords d'avoir été trop indulgent, mais il faut être infiniment pitoyable aux historiens; d'ailleurs, je prends la précaution de faire signer à chacun son article (...)» Et d'ajouter: «Il est juste de dire que l'exercice de ma charge offre des compensations. Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point j'ai augmenté le baggage de mes connaissances historiques, littéraires et scientifiques(...)»¹⁵

Maurault a fait preuve d'une fidélité exemplaire aux *Dix* jusqu'à ce qu'une attaque de paralysie le frappe le 8 décembre 1962. Dans sa présentation des *Cahiers* de cette année-là, il avait écrit, comme mû par un pressentiment: «Les Dix ne sont pas tous disponibles; quelques-uns sont fatigués, malades. Les autres sont plus actifs que jamais, comme vous en jugerez. Gardez-leur donc votre confiance et votre fidélité». Six ans plus tard, le 14 août 1968, il s'éteint. On fait alors à l'ancien recteur des funérailles grandioses dans la vieille église Notre-Dame, lieu cher à l'historien, à l'esthète et au sulpicien qu'il était.

Armand Yon (1895-1981)



En 1966, succédait à M^{gr} Olivier Maurault au sixième fauteuil des Dix l'abbé Armand Yon (1895-1981). «Humaniste de grande classe (...) prêtre gentilhomme» selon les mots de notre regretté confrère Philippe Sylvain, Armand Yon reste peu connu dans notre petite République des lettres: le *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, par exemple, l'ignore. Le meilleur exposé de la carrière et du caractère de Yon reste le court article que Philippe Sylvain lui consacrait après sa mort dans le 43^e de nos *Cahiers des Dix* en 1983. Ces pages écrites par un chercheur qui a connu Yon et par un familier de ses travaux méritent d'être citées ici à peu près intégralement:

«L'abbé Armand Yon, qui avait succédé en 1966 à M^{gr} Olivier Maurault, décédait (...) le 1^{er} mai 1981. Il avait atteint l'âge vénérable de 86 ans, étant né dans le quartier et la paroisse de Saint-Jacques de Montréal le 16 janvier 1895.

15. CD, n^o 10 (1945), p. 12. Ajoutons que Maurault a donné six nécrologies de confrères qui constituent des témoignages précieux en même temps que des hommages marqués au coin de la délicatesse de sentiments de leur auteur.

Armand Yon descendait par son père, l'industriel Armand Yon, de Jean Guyon du Buisson, arrivé à Québec en 1634. Depuis 1774, la famille avait adopté le diminutif de Yon. Par sa mère, Denise Belle, il se rattachait à une lignée de notaires, dont l'ancêtre, Jean-Denis Bel, s'était engagé comme fantassin dans le régiment de Languedoc, avait participé, à partir de 1755, aux campagnes militaires canadiennes et s'était établi comme cultivateur à la Rivière-du-Loup (aujourd'hui Louiseville) après 1759. L'abbé Yon, dans son étude «La quête des aïeux ou comment on établit sa généalogie», publiée en 1967 dans le numéro 32 des *Cahiers des Dix*, raconte par le menu les démarches qui lui permirent de retrouver les traces de cet ancêtre dans le Jura, à Marnoz, où il était né le 16 mai 1735.

Comme bien d'autres destinés à survivre à un âge avancé, Armand Yon eut une enfance malade au cours de laquelle il fut administré deux fois. Ayant appris le rudiment à l'Académie Viger, il entra, en 1905, comme externe au Mont-Saint-Louis, où, suivant son propre témoignage, ses études furent «agréables et brillantes». En guise de gratitude à l'endroit de ses anciens professeurs, il publia en 1938 un historique du Mont-Saint-Louis à l'occasion du cinquantième de l'institution. En juin 1914, diplômé du cours scientifique «avec tous les honneurs», comme il songeait au sacerdoce, il s'inscrivit à des cours particuliers de latin et de grec, fit sa rhétorique à Saint-Jean (Iberville), sa première année de philosophie au collège Sainte-Marie, puis entra au grand séminaire et fut ordonné prêtre le 10 juin 1922.

La rencontre de l'oratorien français Pierre Sanson, qui était venu prêcher une station de carême à Montréal, fut décisive sur l'orientation de sa vie. En septembre 1923, il partait pour l'Europe, entra à l'Oratoire et terminait à Rome, au séminaire pontifical du Latran, des études de théologie et de philosophie par l'obtention du grade de docteur en philosophie.

Professeur au célèbre collège oratorien de Jullily, Armand Yon n'oubliait pas la patrie qu'il avait quittée. Ses loisirs et ses vacances, il les consacrait à la rédaction d'un roman, dont la lecture de *Maria Chapdelaine* lui avait donné l'idée. Un an avant son départ pour l'Europe, il avait passé ses vacances à Marsoui ou Marsouins. Conquis par le pittoresque du paysage et l'amabilité de la population, il avait décidé d'y situer l'épisode gaspésien d'*Au diable vert*, qui parut à Paris, en 1928, dans la collection que dirigeait l'abbé Félix Klein aux éditions Spes.

La critique accueillit ce roman avec assez d'indulgence, à l'exception, suivant les termes de Yon, de «l'abattage que (lui) administra l'ineffable Beaudé», alias Henri d'Arles dans l'*Action française* d'octobre 1928, dont le compte rendu vraiment peu amène ne fut sans doute pas étranger à la nouvelle orientation que prit la carrière d'Armand Yon: délaissant le roman, il jeta son dévolu sur l'histoire.

De retour au Canada durant la seconde guerre mondiale, il fit paraître en 1946, chez Fides une étude alertement écrite sur l'*Abbé H.-A. Verreau, éducateur, polémiste, historien*. Lorsqu'il regagna la France après le conflit, il inscrivit à la Sorbonne un sujet de thèse de doctorat d'État: *Les Canadiens français jugés par les Français de France (1830-1914)*. Le professeur Pierre Renouvin avait accepté d'être son patron de thèse. Mais des charges d'enseignement et un ministère sacerdotal accaparant ne lui permirent pas de mener jusqu'à la soutenance des recherches qu'il poursuivait avec toute l'assiduité que lui assuraient de trop rares loisirs. De retour, définitivement cette fois, au Québec en 1964, l'abbé Yon commença à en publier de larges extraits dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Enfin, en 1975, dans la collection «*Vie des Lettres québécoises*» des Presses de l'Université Laval, il faisait paraître *Le Canada français vu de France (1830-1914)*, un volume de 235 pages; c'était une œuvre de pionnier (...).

Élu à la Société des Dix en 1966, l'abbé Yon amorça sa collaboration à nos *Cahiers* par un travail qui suscita beaucoup de curiosité: il s'agissait de la carrière peu banale du Beauceron Héliodore Fortin (1889-1934), «Grand Résurrecteur», qui, après avoir pris comme compagne la sœur du romancier français Maurice Constantin-Weyer, établit à Paris un nouveau culte qui lui attira un certain nombre d'adeptes, et dont la stèle funéraire au cimetière de Pantin rappelle le souvenir. Les études qui suivirent portèrent sur la vie et la carrière canadienne d'un frère de Fénelon, le sulpicien François de Salignac-Fénelon, *Maria Chapdelaine* en son temps, la «douce vita» en Nouvelle-France de 1740 à 1758, Asseline de Ronval, le premier touriste en Nouvelle-France. L'abbé Yon termina en beauté sa collaboration aux *Cahiers des Dix* par une biographie fortement documentée et pratiquement définitive de «Monseigneur de Lauberivière, cinquième évêque de Québec (1740)» (...).

Cette esquisse rapide de la carrière ne peut donner qu'une idée imparfaite de l'homme qu'était l'abbé Yon. De forte taille, les traits bien dessinés et la figure avenante, il avait vraiment grande allure lorsque, ayant fait sa connaissance à Paris, je le vis déambuler dans la rue, coiffé du chapeau ecclésiastique et revêtu d'une cape dont les pans s'agitaient au vent. À nos réunions annuelles des Dix, il enchantait le groupe par ses propos pleins d'humour, les traits spirituels qui émaillaient sa conversation et les anecdotes dont il avait fait une ample collection au cours d'une vie de lecture et de voyages qui l'avaient mené aux quatre coins de la planète. Le prêtre, d'une piété sincère mais non ostentatoire, s'inquiétait de certaines conséquences de la Révolution tranquille et de Vatican II dans notre milieu, surtout chez les clercs (...).

Olivier Maurault et Armand Yon représentent deux figures exemplaires de notre Société. Passionnés du passé, ils ont enrichi notre historiographie, tout autodidactes qu'ils aient été, à l'instar de leurs contemporains. Élevés dans la culture classique à base littéraire, ils ont toujours gardé le goût de la belle écriture. Et les témoins de leur temps attestent qu'ils ont su manifester à un haut degré cet esprit de bonne compagnie qui fait des Dix une société pas comme les autres.

Note documentaire

Le *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord* (Fides, Montréal, 1989) fournit une bibliographie assez complète des livres et brochures de Maurault: la compilation de ses articles reste à faire. Sur l'homme et sa carrière, on consultera l'esquisse biographique par Roger Lachapelle dans *Les Prêtres de Saint-Sulpice au Canada* (...), Les Presses de l'Université Laval, 1992, p. 372-374. À lire également les pages du regretté Jean-Éthier Blais, qui a connu Maurault dans les années 1950: dans le volume 14 des *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, 1972, p. 98-107, Éthier-Blais brosse de lui un portrait à la fois pénétrant et personnel. Dans le numéro 33 des *Cahiers des Dix*, Gérard Malchelosse rend un hommage ému à son compagnon de la première heure dans notre Société. Il faut lire aussi l'hommage de Gérard Parizeau dans les *Mémoires et comptes rendus de la Société Royale du Canada*, quatrième série, tome VI, 1968, p. 153-154. Parizeau trace en quelques lignes un portrait de son ami qui semble plein de vérité. On ne négligera pas non plus de consulter l'historique de Raymond Douville dans le numéro 45 de nos *Cahiers*: le rôle de Maurault lors des rencontres des Dix y est évoqué avec humour. Les tomes 2 et 3 du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* présentent certains de ses écrits. (Philippe Sylvain y juge sans complaisance les *Confidences* dont il dénonce le caractère superficiel et qu'il compare aux *Mémoires* plus substantiels de Lionel Groulx.) Sur l'intérêt de Maurault pour les beaux-arts, il y a beaucoup à glaner dans le catalogue d'exposition

Ozias Leduc. *Une œuvre d'amour et de rêve*, Montréal, Le Musée des Beaux-Arts de Montréal et le Musée du Québec, 1996. Monique Lanthier y cite des lettres échangées par Maurault et Leduc et elle analyse les trois portraits de Maurault par Leduc dont le sulpicien fut «ami intime, conseiller (et) confident». L'auteur cite aussi le Journal de Maurault conservé aux Archives du Séminaire Saint-Sulpice avec son abondante correspondance. Sur Maurault et la Bibliothèque Saint-Sulpice, voir les pages bien documentées de Jean-René Lassonde dans la seconde édition de son histoire *La Bibliothèque Saint-Sulpice, 1916-1931*, Montréal, 1986. Enfin, le chercheur pourra consulter au Service des archives de l'Université de Montréal le Fonds Olivier-Maurault dont il existe un répertoire numérique détaillé.

Aux pages consacrées à Yon par Sylvain, que nous avons citées, il faut ajouter la présentation que le même a fait du roman *Au diable vert* dans le deuxième tome du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* ainsi que l'article critique de Gilles Dorion dans le cinquième volume du même Dictionnaire sur *Le Canada français vu de France (1830-1914)*. Les articles de Sylvain et de Dorion renvoient à des comptes rendus des deux œuvres de Yon.



Pierre Savard est né à Québec, l'année de la parution du premier des *Cahiers des Dix*. Après ses études classiques au Petit Séminaire de Québec, il a reçu sa formation d'historien à l'Université Laval (licence et doctorat) et à l'Université de Lyon (diplôme d'études supérieures). Ses recherches et ses publications portent principalement sur l'histoire intellectuelle, l'histoire religieuse et celle des rapports avec la France. Membre de l'Académie des lettres et des sciences humaines de la Société Royale du Canada depuis 1975, il a été président de la Société historique du Canada et président du Conseil international d'études canadiennes. Il est professeur titulaire au département d'histoire de l'Université d'Ottawa. Il a été élu à la Société de Dix en 1979.